

sortent paraissent tout étonnées de leur liberté. Elles vont vite ; elles marchent comme si elles venaient de s'enfuir et semblent n'oser regarder ni d'un côté ni de l'autre, de peur de froisser leur toilette. Elles ont toujours l'air *endimanché*. Peu habituées à ce qu'elles portent d'élégant ou de beau, elles n'ont rien de la grace ni de la gentillesse de la grisette ; elles n'ont rien, non plus, de cette démarche calme et aisée qui fait, qu'une femme *comme il faut* paraît partout sûre d'obtenir les égards qu'elle mérite, et presque partout, chez elle, même dans la rue : *Incessu patuit dea*, dit le poète. Mais ailleurs on sait la politesse, on ne la sait pas à Saint-Étienne. Les hommes marchent en maîtres sur les trottoirs et laisseraient, sans honte, patauger dans la crotte, les plus jolis petits pieds du monde, bien élégants et bien chaussés. Ils enfonceraient plutôt jusqu'aux yeux leurs chapeaux que de saluer, et quand ils se croient obligés de le faire, ils les touchent légèrement de la main et font un signe de tête : ( sans doute, en hiver, pour éviter les rhumes ), puis, ils lancent à toutes les figures qu'ils rencontrent d'énormes bouffées de tabac. Ce n'est point chez eux, il faut le dire, insolence ou mépris, c'est grossièreté.

Il y a beaucoup de fortune à Saint-Étienne; cette fortune est en quelque sorte cachée : rien ne l'indique, si non, l'accroissement toujours plus grand de la population. Il n'est pas à présumer en effet qu'une agglomération pareille se fasse sur un seul point, si quelques avantages ne s'y trouvaient pas. Or, ni les gens riches depuis longtemps pour jouir de leurs richesses, ni les artistes pour développer leurs talents, ni peintres pour leurs tableaux, ni poètes pour leurs rêves, ne rencontreront rien à Saint-Étienne. Il faut, là-bas, des gens qui veulent du travail pour avoir de l'argent, et de l'argent pour avoir encore plus d'argent : tout ce qui a d'autres désirs et d'autres pensées, tout ce qui ne vit pas de calcul,